

# QUELQUES OBSERVATIONS CONCERNANT L'HISTOIRE MÉDIÉVALE DE LA TRANSYLVANIE

Ion Aurel Pop

L'apparition d'une nouvelle histoire de la Transylvanie, en vision hongroise, mais en français cette fois-ci, s'encadre clairement dans un programme bien articulé de la propagande de Budapest, pour légitimer "historiquement" une vieille nostalgie: le royaume multinational de la "Couronne de Saint Étienne", formé par conquête aux premiers siècles de notre millénaire. Il est vrai que l'ouvrage en question ne le fait pas directement, l'intention pouvant être déchiffrée plus difficilement qu'autrefois, dans l'ombre d'un échaffaudage scientifique assez ingénieusement bâti. L'orgueil historique manifeste jusqu'ici est remplacé par une visible affirmation ou simulation de l'objectivité, le ton de mépris direct est le plus souvent répudié en faveur de la séduction, et la manière d'élaboration est plus décente que par le passé.<sup>1</sup> La finalité est cependant restée la même, la nouvelle forme étant destinée à la renforcer et la justifier avec plus de succès.

Dans la vision des auteurs, la venue des cavaliers d'Arpad et d'autres cavaliers apparentés à ceux-ci même avant la fin du IX<sup>e</sup> siècle, sur un terrain quasiment désert dans la Panonie et la Transylvanie, aurait conféré une légitimité à la domination passée et à celle rêvée dans l'avenir. La présence de quelques

---

<sup>1</sup> David Prodan, *Transilvania și iar Transilvania. Considerații istorice* ("La Transylvanie et encore la Transylvanie. Considerations historiques"), Boucarest, 1992, p. 164

groupes de Slaves sur ces territoires avant l'invasion impétueuse des Hongrois de la steppe ne dérange pas trop, ceux-ci ayant été relativement vite assimilés. Par conséquent, personne n'a jamais revendiqué la Panonie ou la Transylvanie pour y constituer quelque État slave dans les temps modernes. Tout autrement se présente cependant le problème des Roumains. Constituant deux tiers de la population de Transylvanie il ont mené à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle un combat systématique et organisé pour obtenir des droits politiques et nationaux et ensuite afin de s'unir à la Roumanie. C'est pourquoi, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, personne n'a falsifié sciemment l'histoire des Roumains. Il n'est passé par la tête de personne que les Roumains n'auraient pas été les descendants des Daco-Romains ou seulement des Romains colonisés en Dacie par l'Empereur Trajan. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'histoire devient en grande mesure une arme de lutte politique pour presque tous les peuples du centre et de l'Est de l'Europe, mais surtout pour ceux qui tenaient sous leur domination ces peuples. Par conséquent, les maîtres autrichiens et hongrois de la Transylvanie — pays en majorité roumain du point de vue ethnique — ont fait appel à l'histoire pour contester les droits des Roumains, pour en diminuer toujours l'importance et la valeur, les considérant originaires d'ailleurs que de Transylvanie, inférieurs et incapables de forger une culture et une civilisation. Après 1918, quand l'Empire Austro-Hongrois s'est écroulé, l'historiographie autrichienne, à quelques exceptions près, a renoncé à la campagne anti-roumaine, qui ne présentait plus aucun intérêt politique pour l'Autriche. On ne peut en dire autant de la Hongrie, qui a gardé intacte la nostalgie du royaume multi-national du Moyen-Âge, royaume qu'elle s'est efforcée, contre la marche de l'histoire de reconstituer en 1848-1849 et qu'elle a reçu "en cadeau" des anciens maîtres autrichiens en 1867, pour 51 ans. La libération des peuples de sous la domination hongroise en 1918 (il s'agit des Slovaques, des Croates, des Serbes, des Ruthènes, des Roumains) a été considérée dans les milieux hongrois comme une grande injustice historique pour la Hongrie. C'est pourquoi, quels

que fussent les régimes politiques qui se sont succédé après 1918 – depuis la révolution prolétarienne et soviétique de Kun Béla jusqu'au régime communiste d'après guerre et depuis le système totalitaire fasciste de Horthy Miklós jusqu'au cadre démocratique d'après 1989 – en Hongrie la frustration a été toujours cultivée avec soin et le désir de réparer une "grande injustice" historique a été souvent élevé au rang de politique d'État. Dans cet esprit, un historien américain d'origine hongroise disait à juste titre que le nationalisme hongrois "plus il change, plus il reste le même"<sup>2</sup>. Il est vrai que ce ne sont pas les écrits historiques qui déterminent la modification des frontières, mais ils peuvent former et entretenir un courant d'opinion, qui à un moment politique favorable a son importance (voir, par exemple, la propagande irrédentiste hongroise de 1938-1940 lorsque les États voisins ont été privés de territoires en faveur de la Hongrie). C'est dans cette constance de l'historiographie hongroise de présenter d'une manière déformée le passé (et même le présent) de certains États formés ou complétés par la volonté des peuples en 1918 et consentis par des traités internationaux ultérieurs, que s'inscrit aussi le présent ouvrage sur l'histoire de la Transylvanie, apparue tout d'abord en 1986, dans une variante élargie, en trois volumes, en langue hongroise. Les auteurs ont pleinement profité alors de la conjoncture créée par la dictature de Ceausescu en Roumanie, lorsqu'une partie de l'historiographie roumaine asservie aux intérêts politiques, s'est remarquée par une série d'excès nationalistes. Combattre ces excès a fourni une bonne occasion pour les collègues hongrois de reprendre les anciennes thèses et d'en formuler d'autres, nouvelles, plus subtiles peut-être, mais aussi peu conformes à la vérité historique.

Une thèse de prédilection de l'historiographie hongroise est celle de l'émigration tardive des Roumains dans la Transylvanie. Peu importe à quelle époque se serait produite cette émigration,

---

<sup>2</sup> "The more it changes, the more it remains the same", affirmations faite à différentes occasions, par écrit et oralement, par Georges Baranyi aux USA.

ni depuis quelle région. L'important est que les Roumains ou leurs ancêtres ne se soient pas trouvés en Transylvanie à la fin du IX<sup>e</sup> siècle et, pour plus de certitude, ni dans les siècles suivants, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>, lorsque la Transylvanie a été conquise par le royaume hongrois et colonisée avec des populations étrangères. Pour cela, on a dû chercher une série d'arguments bizarres, certains vraiment absurdes, tels: les Daces ont été détruits tous ou dans leur grande majorité en tant que peuple à la suite des guerres avec les Romains; la Dacie n'a pu être romanisée dans une si brève intervalle depuis Trajan jusqu'à Aurélien; toute la population de la Dacie romaine a été déplacée par Aurélien au Sud du Danube, où se serait pourtant formé le peuple roumain "un peuple balcanique de bergers nomades", qui se serait "insensiblement" faufile en Transylvanie aux XIV<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècle et ultérieurement. Pour soutenir cette thèse, on a dû minimiser le rôle de la civilisation dacique et le nombre des Daces, on a contesté l'ampleur et l'intensité du processus de romanisation en Dacie, on a passé sous silence ou contesté les témoignages évidents attestant qu'une population daco-romaine est restée au Nord du Danube après l'année 274 après Jésus-Christ, on a beaucoup exagéré l'importance des populations barbares en Transylvanie après le III<sup>e</sup> siècle, pour prouver l'impossibilité de la survivance des éventuelles enclaves romaines sur ce territoire. Ainsi on tâche non seulement de combattre le caractère autochtone des Roumains de Transylvanie, mais aussi d'éviter toute similitude entre l'éthnogenèse des Roumains et celle des autres peuples latins – les Français, les Italiens, les Espagnols, les Portugais etc. Mais tout cela n'a pas semblé suffisant aux auteurs de la présente "Histoire de la Transylvanie". Ils ont adopté (comme certains) des opinions, des points de vue, des hypothèses appelées à attester, l'ancienneté de l'élément hongrois en Pannonie et en Transylvanie. Par exemple, la migration des Hongrois en Pannonie est placée en 895, bien que les plus sûres sources l'attestent en 896; on adopte ensuite "la théorie de la double migration", en soutenant qu'avant les Hongrois, vers l'année 670, auraient migré en

Panonie les Onogures, apparentés aux premières. On accrédite l'idée étrange d'une continuité entre les envahisseurs de 670 et ceux de 896, quoique dans la Transylvanie, bien plus protégée des assauts des migrants et mieux défendue du point de vue naturel que la Pannonie, on n'admette aucune continuité des ancêtres des Roumains. Plus encore, en dépit des plus crédibles chroniques hongroises et étrangères on abandonne l'idée de la pénétration en Pannonie par le col de Verecke et on admet que les Hongrois sont passés vers l'Ouest par les défilés des Carpates Orientales. On abandonne toute une tradition, la logique et la géographie historique, uniquement pour accréditer le fait que les Hongrois ont migré d'abord en Transylvanie et seulement ensuite dans leur patrie actuelle (p. 118). Peu importe aux auteurs le fait que cette "théorie" ad-hoc vient en contradiction avec la majorité des vieilles chroniques hongroises et russes<sup>3</sup>.

Mais plus grave encore était la mention dans ces chroniques de la présence des Roumains au moment de l'arrivée des Hongrois, présence attestée non seulement en Transylvanie, mais aussi en Pannonie. Conformément à la tradition hongroise notée dans la chronique de Simon de Keza et dans les autres chroniques latino-magyares du XIV<sup>e</sup> siècle, après la mort d'Attila et le démembrement de l'Empire des Huns, la Pannonie serait restée habitée par des Slaves, des Grecs, des Allemands (Teutons), des Bulgares et des Roumains (Vlachs). L'implication des Roumains dans les événements de Pannonie, après la fin de la domination des Huns et avant l'invasion des Hongrois a représenté une source d'inspiration pour une riche littérature médiévale: *Nibelungelied*, *Biterolf und Dietleib*, *Die Klage*, *La guerre d'Attila*, oeuvre écrite par le poète bolognais Niccolo da Casola. La conception selon laquelle les Roumains se trouvaient en Pannonie à l'arrivée des Huns a été adoptée par plusieurs

---

<sup>3</sup> Victor Spinei, *Migrația ungarilor în spațiul carpato-dunărean și contactele lor cu românii în secolele IX-X* ("La migration des Hongrois et leurs contacts avec les Roumains aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle"), dans "Arheologia Moldovei" ("L'Archéologie de la Moldavie"), 1990, XIII, p.120-121

hommes de lettres humanistes, parmi lesquels Antoine Verancsics, Frideric Menius et d'autres. Il est clair que la tradition orale de la Panonie et de la Transylvanie a gardé le souvenir de la présence des Roumains là-bas au moment de l'invasion hongroise et, sur la base de cette tradition, certaines sources littéraires ont extrapolé l'idée que les Roumains se trouvaient en Panonie déjà du temps des Huns<sup>4</sup>. En fait, l'erreur n'est qu'apparente, puisque les descendants des Romains (c'est-à-dire les ancêtres des Roumains) – suggestivement appelés souvent "pastores Romanorum" – se trouvaient certainement en Panonie au moment de l'invasions des Hunns. En utilisant d'autres sources d'information que Simon de Keza, le Notaire anonyme du roi Béla (Le Maître P. dit Anonymus) dit lui aussi que lorsque les Hongrois sont entrés en Panonie, ceux-ci y ont trouvé les Slaves, les Bulgares et les Roumains, c'est-à-dire les pâtres des Romains (Blachii ac pastores Romanorum)<sup>5</sup>. Le même chroniqueur montre qu'à la même époque, en Transylvanie (terra ultrasilvana), qui était habitée par les Roumains et les Slaves, régnait un certain Roumain appelé Gelu (Gelu quidam Blacus dominium tenebat)<sup>6</sup>. La Chronique peinte de Vienne (Chronicon Pictum Vindobonense) montre clairement que les Roumains étaient les descendants des colonistes romains restés de leur gré comme bergers en Panonie (Vlachie qui ipsorum – Romanorum – coloni existere ac pastores remanentibus sponte in Panonia)<sup>7</sup>. Cela est confirmé également par la chronique russe de Kiev Povest' vremennych let qui dit que en l'an 898 (en fait 896) les Hongrois nomades, après avoir traversé les montagnes "hongroises", se sont heurtés aux Rou-

---

<sup>4</sup> *Ibidem*, p.122-123

<sup>5</sup> P. Magistrii qui Anonymus dicitur, *Gesta Hungarorum*, ed.A.Jakubovich, D. Pais, dans "Scriptores Rerum Hungaricarum", I, p.45

<sup>6</sup> *Ibidem*, p.65

<sup>7</sup> Virgil Ciociltan, *Observații referitoare la românii din Cronica Notarului anonim al regelui Béla* (Observations concernant les Roumains de la Chronique du Notaire anonyme du roi Bela), dans "Revista de istorie" ("La revue d'histoire"), 1987, an. 40, nr. 5, p. 447

mains et aux Slaves en Panonie<sup>8</sup>. Toute cette multitude d'écrits est ignorée par les auteurs de la présente Histoire de la Transylvanie, lesquels n'ont qu'une seule pensée à savoir éliminer les Roumains et leurs ancêtres de Transylvanie et de Panonie avant les XII-XIII<sup>e</sup> siècles.

Pour nier cette évidence, les auteurs ont recours à une tactique étrange, sacrifiant certaines valeurs et certaines personnalités de leur propre civilisation. Ainsi, le Notaire anonyme du roi Bela (Anonymus), un savant qui avait étudié à la Sorbonne – est sciemment discrédité seulement pour le fait qu'il mentionne les Roumains en Transylvanie à l'arrivée des Hongrois. Considéré jusqu'il n'y a pas longtemps comme l'un des plus importants chroniqueurs du Moyen Âge hongrois, Anonymus apparaît maintenant comme étant mal informé, naïf, dépourvu de la plus vague représentation des événements réels. On critique sévèrement toute l'historiographie plus ancienne qui a pris Anonymus pour le principal témoin des événements du carrefour des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. Mais dans presque tous les exemples d'"erreurs", de "contes de fées", "fantaisies" du malheureux notaire royal, les auteurs démasquent les Roumains ou des éléments se rattachant aux Roumains: les Roumains d'Anonymus sont de pures inventions, les chefs des Roumains sont inventés, les combats entre les Roumains et les Hongrois envahisseurs venus de l'Ouest sont le fruit de l'imagination du chroniqueur etc. Les auteurs en veulent presque à cet écrivain qui a embrouillé leurs comptes (cf p. 114-118). Cependant Anonymus bien qu'il ne soit pas infallible, avoue clairement son aspiration vers la vérité et le rejet des contes de fées et des légendes. En second lieu même si Anonymus avait inventé la présence des Roumains en Panonie et en Transylvanie (pourquoi l'aurait-il fait, seulement pour provoquer aujourd'hui des maux de tête à d'aucuns?), il reste les autres chronique et témoignages qui confirment de façon éclatante l'auteur des Gestes hongroises. Ou bien a-t-on organisé une grande conspiration

---

<sup>8</sup> V. Spinei, *op. cit.*, p. 128

anti-magyare et pro-roumaine au début du Moyen Âge, conspiration que la science historique hongroise n'a découverte que dans les cent dernières années?

La science historique roumaine, surtout celle du temps de la dictature communiste, a ses lacunes et ses exagérations, mais l'accuser qu'elle "porte aux nues", "Gelu le Roumain" et ses compatriotes, sans citer la suite de la phrase (qui dit: "les Roumains sont les plus pauvres hommes du monde") est au moins une preuve de mauvaise foi (p. 116). Tout d'abord, cette observation du chroniqueur n'a aucun rapport avec le problème en discussion: riches ou pauvres, les Roumains étaient là, en Transylvanie. Deuxièmement après tous les pillages des barbares (Goths, Huns, Gepides, Avars, Slaves, Bulgares etc.) qui les ont envahis, eux et leurs ancêtres, il était naturel que les Roumains fussent dans un humble état, état qui, d'ailleurs, s'est accentué après la conquête hongroise. Troisièmement, si les historiens roumains ne se vantent pas avec la pauvreté de leur nation, correctement signalée par Anonymus, nous avons au moins la satisfaction que nos collègues hongrois en font autant, lorsque, par exemple, le même chroniqueur dit que les Hongrois, à ce temps-la (IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles), étaient désireux de sucer du sang humain comme la sangsue... Mais nous nous demandons encore à qui profiterait-il si les historiens hongrois citeraient sans cesse cette remarque.

Suivant la logique qu'ils se sont imposée, les auteurs soutiennent que les seules sources valables concernant la présence des Roumains au Nord du Danube et surtout en Transylvanie sont celles strictement contemporaines aux événements dont elles relatent. Anonymus, qui a vécu probablement au XII<sup>e</sup> siècle, mais a écrit sur des faits passés aux IX<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècles, utilisant des chroniques plus anciennes, est répudié aussi à base de cette logique. Aussi "la première source digne d'être crue" qui parle des Roumains de Transylvanie, conformément aux historiens mentionnés, est l'oeuvre de Jean Kinnamos, le secrétaire de l'Empereur byzantin Manuel le Comnène (1143 – 1180). Relatant d'une expédition byzantine de

1166 contre la Hongrie, Kinnamos écrit à propos des Roumains d'ici (du Nord de Danube): "On dit qu'ils sont depuis les vieux temps les descendants des colonistes d'Italie"<sup>9</sup>. Le témoignage n'est commenté que dans l'esprit imposé par les auteurs de l'ouvrage présenté ici, mais il est loin de servir la théorie émigrionniste. Tout d'abord, Kinnamos soutient sans équivoque l'origine latine des Roumains; ensuite, utilisant l'impersonnel "on dit", le chroniqueur montre, comme d'autres par la suite, qu'il y avait dans l'esprit collectif de son époque une conscience de la latinité des Roumains, une tradition dans ce sens, qu'il ne fait qu'enregistrer. Enfin, caractérisant les Roumains comme étant des descendantes des colonistes romains, le chroniqueur byzantin reconnaît implicitement le fait qu'ils ont continué d'habiter au Nord du Danube depuis le temps de la domination romaine. Or, l' "Histoire de la Transylvanie" soutient qu'à peine maintenant, au XII<sup>e</sup> siècle, aurait commencé timidement la "migration" des Roumains "balcaniques" vers l'intérieur de l'arc carpatique. Seulement, excepté certains passages naturels dans les deux sens, passages se rattachant au mouvement normal de la population, il n'y a aucun témoignage qui atteste la déplacement de grandes masses de Roumains du Sud au Nord du Danube, notamment en Transylvanie. Les historiens hongrois y ont trouvé aussi une explication: les Roumains sont tout le temps venus de façon massive, mais "en cachette", en grand silence, de sorte que personne ne l'a su. Drôle de logique! Comment serait-il possible que de telles masses d'hommes, en mouvement du Sud vers le Nord, ne soient enregistrées par personne ni dans le monde slavo-byzantin, d'où l'on soutient que les Roumains sont partis, ni dans le royaume hongrois, où l'on prétend qu'ils sont arrivés? C'est justement à cette époque (XII<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> siècles) que l'on

---

<sup>9</sup> Dimitrie Onciul, *Opere complete* I, *Originile Principatelor Române ("Oeuvres complètes I. Les origines des Principautés Roumaines")*, ed. A. Sacerdoțeanu, București, 1946, p.329

fait des déplacements et des colonisations de populations étrangères en Transylvanie – Saxons, Szeklers, chevaliers Teutoniques – et tous sont judicieusement enregistrés par les sources. Comment se pourrait-il que seulement les Roumains, aujourd'hui le peuple le plus nombreux de Sud-Est de l'Europe – ait échappé à cet enregistrement? Et puis, toutes les populations venues sur le territoire de la Transylvanie sont appelées par les sources avec des termes spécifiques (colonistes, hôtes = hospites etc.) et jouissent de privilèges spéciaux globaux. Les Roumains n'ont jamais reçu de tels privilèges, ni n'ont été désignés avec quelque terme qui les fit connaître comme étrangers. Il était naturel qu'il en fût ainsi, parce que les Roumains étaient les seuls à être conquis et asservis par les rois de Hongrie et ils étaient le seul peuple ancien et autochtone de Transylvanie. D'ailleurs, tout le long du Moyen Age, toutes les sources historiques, sans exception, considèrent les Roumains du Nord de Danube comme étant indigènes et descendants des colonistes romains de la Dacie. Il est naturel que la formation du peuple roumain – le peuple le plus nombreux du Sud-Est de l'Europe – ait eu lieu sur les deux rives du Danube, puisque ses éléments constitutifs existaient aussi bien au Nord qu'au Sud du grand-fleuve. Mais déplacer tous les Daco-Romains au Sud au III<sup>e</sup> siècle après le Christ, pour les ramener mille ans plus tard sur exactement les même lieux où avaient vécu, leurs ancêtres est dépourvu de sens et de support historique. Le grand médiéviste français Ferdinand Lot, au début lui aussi adepte de la théorie émigrationniste, écrivait en 1943 à propos des Roumains: "Portant, où devrions-nous placer les Daco-Romains? Les Hongrois, les Serbes, les Bulgares et les Grecs sont d'accord qu'ils n'ont rien à chercher, à aucun prix, ni en Transylvanie, ni en Serbie, ni en Bulgarie, ni en Macédonie dans le Pinde. Ils ne sont pourtant pas tombés du ciel, et ne sont venus non plus du fond d'enfer. Cette unanimité contre les Roumains incite, par conséquent, à adopter la thèse de la persistance des Daco-

Romains au Nord du Danube".<sup>10</sup> Ferdinand Lot avait été unilatéralement influencé par certains ouvrages hongrois en ce qui concerne l'origine des Roumains, mais la lecture d'un ouvrage sérieux publié en français par l'historien roumain Gheorghe I. Brătianu lui a fait changer d'opinion<sup>11</sup>.

Mais "Histoire de la Transylvanie" continue les erreurs et les exagérations même après que les auteurs ont reconnu enfin, la présence des Roumains en Transylvanie. On voit bien qu'ils reconnaissent cette présence à contrecœur, de mauvais gré, comme une vérité indésirable. Par conséquent, la civilisation roumaine est constamment minimisée, et les Roumains sont toujours placés sur la dernière place parmi les populations de la Transylvanie. La conquête de la Transylvanie ou, comme les auteurs aiment dire, la prise en possession du pays, l'installation et la colonisation de populations étrangères prennent des dimensions exagérées; les auteurs accentuant le prétendu rôle civilisateur de Magyares et les influences occidentales bénéfiques venues à cette occasion. Les Roumains sont présentés comme un peuple d'origine "balcanique", formé de "bergers nomades" qui erraient au hasard sur les larges étendues de terre (p. 181-186). Les occupations pastorales sont considérées comme une garantie de la vie inférieure et nomade, comme si les grandes civilisations du monde, y inclus celle de l'Occident médiéval, n'a vaient pas été, bâties aussi sur l'élevage et sur les occupations adjacentes. Il est étrange que les historiens d'un peuple typiquement nomade à ses origines (les Hongrois errants jusqu'à 896) présentent comme nomade un peuple typiquement sédentaire (tel qu'a été le peuple romain). La civilisation roumaine, de traditions romaine, mais ayant subi au Moyen-Âge l'influence byzantino-slave, jouit de peu de compréhension, et la

---

<sup>10</sup> Gheorghe I. Brătianu, *O enigmă și un miracol istoric: poporul român* ("Une énigme et un miracle Historique: le peuple roumain"), ed. S. Brezeanu, București, 1988, p.161-162

<sup>11</sup> Voir note 10

grille à travers laquelle elle est envisagée ne convient pas à son spécifique. L'espace affecté aux populations migratoires, que dans le contexte de la longue durée (selon la méthode de Fernand Braudel), ont laissé des traces aujourd'hui insignifiantes, est plus étendu dans l'ouvrage que celui accordé aux Roumains dans la période médiévale.

L'accent mis sur le rôle des États dans la société du Moyen Âge est naturel, mais cet accent porte préjudice dans le présent cas à l'histoire muette du travail, au monde majoritaire des non-privilegiés, où s'encadrent depuis un temps les Roumains transylvains. Les auteurs "oublient" cependant une chose essentielle, que les historiens les plus anciens (et non seulement les Roumains) ont signalée: jusqu'à la période 1366-1437 les Roumains aussi, par leurs élites, ont été partie composante de l'État, en Transylvanie, c'est-à-dire ont fait partie des états. L'exclusion des états, en tant que représentants de leur état ou de leur "nation" (et l'acceptation sporadique et conditionnée de quelques-uns d'entre eux seulement, en tant que nobles) a été faite plus tard, à la suite de mesures spéciales, discriminatoires, commencées par la deuxième roi angevin de Hongrie. Ces faits, on les passe sous silence.

Les estimations ethno-démographiques sont, elles aussi contrefaites, profondément déformées. Se rapportant à une période où les statistiques et les recensements manquent, les auteurs risquent des évaluations "exactes", sans aucune base réelle (p. 263). Par exemple, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la population hongroise de la Transylvanie est appréciée à 500.000 personnes, celle allemande à 90.000 et celle roumaine à 280.000. D'où ont résulté ces chiffres, cela reste un mystère. Un bon connaisseur de la Transylvanie, le prélat catholique Antoine Verancsics, écrivait après 1549 à propos de la Transylvanie: "Elle est habitée par trois nations, les Szeklers, les Hongrois, les Saxons; j'ajouterais pourtant aussi les Roumains qui, bien qu'ils égalent facilement le nombre des autres, n'ont

pourtant aucune liberté, aucune noblesse, aucun droit a eux..."<sup>12</sup>. Verancsics parle des trois "nations" politiques reconnues légalement en Transylvanie, mais ne peut s'empêcher de mentionner également les Roumains opprimés, dont il semble dire qu'ils sont au moins égaux en nombre avec les autres, pris ensemble. Il ne résulte aucunement du texte latin que le prélat se rapporterait a l'égalité du nombre des Roumains au nombre de chacune des trois nations. D'ailleurs, l'auteur reconnaît la vieille origine latine des Roumains, leur ancienneté; il souligne l'origine roumaine de Iancu de Hunedoara, déplore l'humble état où étaient maintenus les Roumains, comme "serfs des Hongrois" et ne sait rien de quelque migration tardive de ce peuple depuis le Sud.

Mais la théorie concernant l'accroissement du nombre des Roumains par immigration dans la Transylvanie, au début depuis le Sud du Danube et ensuite depuis les deux autres pays roumains, accroissement produit peu à peu, insensiblement, par l'"invasion des montagnes"(?) est contredite aussi par l'humaniste Antoine Bonfini, secrétaire à la cour du roi Mathias Corvin, humaniste que les auteurs de cette Histoire de la Transylvanie évitent néanmoins de citer. Il dit très clairement que "des légions et des colonies déplacées en Dacie par Trajan et les autres Empereurs romains sont issus les Roumains" et que par les invasions barbares "n'ont pas pu être détruites les colonies et le légions romaines qui s'étaient développées depuis peu "en Dacie"<sup>13</sup>. Mais Bonfini dit encore une chose très importante, que les auteurs hongrois ignorent. En faisant l'éloge d'un précurseur de Mathias Corvin, plus précisément du roi Louis d'Anjou ou Louis le Grand (1342-1382), l'humaniste italien montre qu'à la fin du règne de ce grand roi "selon l'avis de tous, la foi en Hongrie a été tellement élargie et a tel point augmentée, que

---

<sup>12</sup> Maria Holban *Călători străini despre Țările Române* ("Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains), I, București, 1968, p.410 et 425

<sup>13</sup> Ibidem, p.482-483

plus d'un tiers du royaume s'est pénétré de la sainte coutûme"<sup>14</sup>. Voici donc un témoignage digne de confiance, qui considère comme un grand accomplissement le fait que, vers 1380, on avait réussi après de grands efforts qu'un tiers de la population de la Hongrie ait une coutûme chrétienne, c'est-à-dire catholique. Admettons que la Transylvanie, en tant que voïvodat dans le cadre de la Hongrie, avait la même proportion de chrétiens catholiques (bien qu'ici la population magyare fût plus réduite que dans la Plaine Panonique); parmi ces catholiques nous devons placer les Hongriens, les Saxons et les Szeklers, peut-être aussi certains des Roumains, qui ensemble représentent un tiers de la population. Mais le reste de deux tiers? Il est naturel que l'on compte ici les Roumains orthodoxes, c'est à dire schismatiques dans la vision occidentale. Il n'y avait pas alors en Transylvanie d'autres non-catholiques en nombre notable. Par conséquent, ces deux auteurs – Bonfini et Verancsics – le premier pour la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le second pour la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, témoignent du même fait, c'est-à-dire que les Romains représentaient environ deux tiers ou presque de la population. Autrement dit, aux XIV<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles, aussi bien que plus tard, les Roumains ont représenté en Transylvanie la majorité absolue de la population. On ne peut pas se hasarder à donner des chiffres absolus, comme le font les auteurs hongrois, mais cette proportion est éloquent par elle-même. Elle reste la même au XVIII<sup>e</sup> siècle également, lorsqu'on fait les premiers recensements. Depuis la conquête de la Transylvanie par les Hongrois et la colonisation de populations étrangères (XIII<sup>e</sup> siècle) jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, avec de petites variations et malgré les efforts officiels de dénationalisation, la proportion de deux tiers des Roumains transylvains est restée inchangée. Naturellement, les auteurs hongrois, qui font venir les Roumains d'ailleurs en Transylvanie et qui ont l'intérêt

---

<sup>14</sup> Antonii Bofini, *Rerum Ungaricum. Decades quatuor cum dimidia*, ed. M. Brenner, I. Sambuco, Basilicae, 1568, decadis II, liber X, p.377

que les Roumains y soient aussi peu nombreux que possible, pour "expliquer" pourtant comment les Roumains ont pu augmenter de zéro à plus de soixante-dix pour cent, apportent des arguments des plus bizarres: au XIII<sup>e</sup> siècle, la grande invasion tataro-mongole a frappé seulement les Magyares, et les Roumains, descendant des montagnes et venant du Sud, ont pris leur place; la grande peste de la moitié du XIV<sup>e</sup> siècle a fauché toujours les Magyares et a épargné les Roumains; puis, les Roumains ont sans cesse augmenté en nombre parce qu'ils étaient bien plus prolifiques, à cause de l'alimentation basée sur le lait de brebis, fromages etc.; enfin, ils ne deviennent majoritaires qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle parce qu'alors, à cause de l'exploitation turco-fanariote, s'enfuient en masse de la Valachie et de la Moldavie pour vivre en Transylvanie, sous le régime doux et civilisé des Habsbourgs. De tels "arguments", on l'a vu, ne résistent pas devant l'examen critique. Les auteurs hongrois auraient aimé nier également la massive majorité roumaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais ils n'ont plus pu répudier les premiers recensements faits en Transylvanie sous la nouvelle administration autrichienne. Alors ils ont trouvé une explication ingénieuse, mais fautive: l'arrivée d'une nouvelle vague de Roumains des deux principautés du Sud et de l'Est des Carpates (p. 399-404). Cependant l'historien David Prodan, dès 1944, a prouvé la fausseté de cette théorie; il a montré avec des arguments indubitables qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, de même, qu'avant cette période, les passages des Roumains, tant qu'ils ont été, se sont passés plutôt dans le sens inverse que celui voulu par les auteurs hongrois: les Roumains passaient les Carpates de la Transylvanie vers les deux autres pays roumains, et, comme l'a prouvé David Prodan<sup>15</sup>, ils avaient toutes les raisons de le faire. Les serfs de Transylvanie, dont l'immense majorité était formée par les Roumains (Roumain était synonyme de serf), tra-

---

<sup>15</sup> D. Prodan, *Les migrations des Roumains au-delà des Carpates au XVIII<sup>e</sup> siècle. Critique d'une théorie*, Sibiu, 1945, passim

vaillaient 3-4 jours par semaine pour le seigneur féodal, tandis que les paysans dépendants du Sud et de l'Est des Carpates s'acquittaient de la même obligation en 12-14 jours par an, même sous le "dur" régime fanariote. Pour le paysan roumain du XVIII<sup>e</sup> siècle, la vie sous l'exploitation du noble magyare était un malheur, qui conduira d'ailleurs, en 1784, à la grande révolte paysanne de Horea. Par conséquent, il n'y avait pas de raisons sérieuses pour les Roumains de venir en Transylvanie, au contraire, toutes les sources montrent que ceux-ci préféraient passer de Transylvanie dans les deux autres pays roumains, ou les maîtres de même que les sujets étaient roumains (donc il n'y avait pas d'exploitation nationale) et où l'exploitation sociale était beaucoup plus légère.

Pour être plus convaincants dans leur plaidoirie pro domo, les auteurs de l'ouvrage dont nous parlons ici lancent encore une théorie: la culture hongroise irradie non du centre de la Hongrie vers l'Est, mais inversement, de la Transylvanie, de Tirgu Mureş et de Cluj. Il est vrai qu'après 1541 (lorsque la Hongrie a été demantelée par les Turcs et les Autrichiens, la culture hongroise a trouvé en partie un endroit propice de manifestation en Transylvanie, devenue principauté autonome, mais Buda sera libérée de sous les Turcs au XVII<sup>e</sup> siècle et c'est de là qu'irradierait la culture hongroise moderne. Cette négation d'une géographie spirituelle bien établie en faveur d'une illusion est bien surprenante.

Par ailleurs, la narration se déroule sur le même ton. Une érudition impressionnante, une mythologie moderne, un style alerte et souvent agréable sont tous mis au service de la dénaturation de la vérité. Il n'y a aucun mot de compréhension pour ces Roumains qui ont travaillé dur depuis de centaines d'années la terre de Transylvanie, ont élevé la multitude du bétail, ont extrait le sel, le fer ou l'or, ont pris les armes pour défendre le pays gouverné par d'autres. Dans la vision des auteurs, tout ce qu'ont fait les maîtres apparaît comme moral et

positif, et les Roumains, exclus des états et marginalisés, sont coupables de tous les ennuis: balcaniques et orthodoxes, ils sont incapables de culture supérieure; ils n'ont pas accepté la conversion au catholicisme, ce qui leur aurait apporté le bonheur, et ils n'ont pas adopté la Réforme parce qu'ils ne pouvaient pas la comprendre; leur culture ruralo-orthodoxe est modeste, sans ampleur, etc., etc. Les auteurs ne comprennent ou ne veulent pas comprendre que l'orthodoxie a été chez les Roumains, avec leur langue de résonance latine, le moyen le plus efficace de garder leur identité nationale, que cette orthodoxie dans des formes populaires n'a été, ni comme vécu, ni comme rite, ni comme théologie, inférieure à d'autres confessions chrétiennes, que les Roumains sont restés en prépondérance ruraux parce que c'est là que leurs soucis et leurs maîtres les ont forcés à vivre (jusqu'à bien tard on leur a interdit d'habiter les villes), qu'ils n'ont pas construit trop d'églises en pierre, parce que leur église était persécutée et méprisée (un concile de Buda du XIII<sup>e</sup> siècle a même interdit aux "schismatiques" d'élever des églises en pierre). Tout le long du Moyen Âge, un orgueil national aristocratique s'est fixé au centre de l'esprit collectif magyare, et cet orgueil s'est perpétué sous tous les régimes politiques qui se sont succédé. L'idée de la grande Hongrie vient du passé médiéval, nobiliaire et élitaire, lorsque par la force on a construit un royaume multinational. L'idéologie moderne nationale, basée sur la justice, l'émancipation, la liberté a transformé les peuples opprimés dans une force de l'histoire, qui a réparé au moins en partie l'injustice. C'est pourquoi, il convient que l'érudition et l'éloquence de maintenant servent une meilleure cause, liée à la compréhension et à la tolérance, non au mépris et à la méconnaissance. Dans la perspective d'une Europe unie, ces orgueils apparaissent une fois de plus désuets, et la découverte de la vérité s'impose comme loi suprême de l'historien.